

Dominique Arot, « Le *Thésée* d'André Gide : le mythe grec au présent », catalogue de l'exposition *La Grèce des modernes* organisée par la Bibliothèque municipale de Lille et le Musée d'art moderne de Villeneuve d'Ascq qui aura lieu du 20 janvier 2007 à la fin avril 2007.

Le « *Thésée* » d'André Gide : le mythe grec au présent

« Un des traits distinctifs de la culture occidentale après Jérusalem et après Athènes est que ses hommes et ses femmes répètent, plus ou moins consciemment, les grands gestes, les mouvements exemplaires que leur a proposés l'imagination antique » : ces quelques lignes de Georges Steiner¹ situent parfaitement la place essentielle tenue par les grands mythes antiques et les récits religieux dans la pensée et la création modernes et contemporaines. Dans chaque œuvre qu'il inspire ou dont il fournit le cadre, le mythe se trouve chargé des interrogations personnelles des créateurs et des questions de leur époque. Ainsi, Simone Vierne² évoque le mythe comme « *force imaginante* ».

Pour la période qui nous occupe dans cette exposition, le contexte est favorable : le modèle des humanités classiques tel qu'il s'est imposé au fil des années, en constituant le socle des études littéraires, au moins jusqu'aux ruptures de l'après-68, aura nourri l'imaginaire de nombre d'écrivains au sortir du lycée et de l'université.

Il est une autre source que les analyses littéraires et artistiques n'ont sans doute pas encore suffisamment mise en valeur, c'est celle qui est liée au regain des études et des recherches archéologiques au début du XX^e siècle, on songe ici, par exemple aux travaux de Glotz³ et de Charles Picard, qui ont fourni aux écrivains comme aux plasticiens nombre d'éléments de référence⁴. Descriptions, décors, dessins, ne relèvent donc pas toujours du seul arbitraire de l'imagination. A ces sources universitaires et scientifiques, il convient d'ajouter la contribution de la photographie et des voyages qui rapprochent les créateurs de paysages dont les contours se préciseront un peu plus chaque jour.

André Gide est au nombre de ces écrivains du XX^e siècle qui ont fait vivre cet héritage tout au long de leur œuvre. Du premier texte de fiction publié en 1891, *Le Regard de Narcisse*, jusqu'à l'ultime, en 1946, *Thésée*. En effet, les récits de l'Antiquité s'y entrelaceront au fil des années avec les références bibliques. La mythologie grecque et la Bible ont offert en permanence à Gide comme aux créateurs de son époque un vivier inépuisable de figures et de récits symboliques. Ce sera le talent singulier de Gide de faire œuvre nouvelle à partir de telles sources en refusant les pièges du pastiche et de la convention, dans ce double mouvement : le mythe alimente, en quelque sorte, la fiction et la

¹ *Les Antigones*, Gallimard, 1986, p. 121.

² *Mythocritique et mythanalyse* in *Iris*, n° 13, 1993, p. 43-56. Consulté à l'adresse <http://w3.u-grenoble3.fr/cr/textes-ligne2.htm> [22 décembre 2011]

³ Parmi de nombreux travaux, Gustave Glotz publie sa *Civilisation égéenne* en 1923, *La Cité grecque* en 1928.

⁴ Dans son *Journal*, Gide note : « *Je dois beaucoup aussi aux beaux livres de Charles Picard ; à ceux de Glotz, d'une si sensible intelligence...* », *Journal*, tome 2, Gallimard/La Pléiade, 1997, p. 990.

fiction peut prendre elle-même rang de mythe. Si l'on s'accorde sur le fait que le mythe échappe au temps, on devra se garder de tout discours sur son actualisation. C'est là l'un des aspects les plus passionnants de la confrontation proposée par cette exposition : Gide est un écrivain du présent qui relit la mythologie avec la fraîcheur de la nouveauté et de l'actualité.

Roland Barthes, dans un texte⁵ de 1942, met en lumière la fortune des mythes dans l'œuvre gidienne : « *Parfois chez Gide, on rencontre l'ombre d'un lieu commun, mais vêtue de ce style toujours admirable, qui peut-être à ce moment l'a un peu entraîné, lui a fait illusion.* » Non pas qu'il faille ici assimiler le mythe à un lieu commun, mais plutôt à ce cadre, à cette contrainte initiale, qui rendent possible toute création. Contrainte dont on connaît la fécondité pour Gide. Il faut ici, à la lumière de cette réflexion, récuser le recours au mythe comme la manifestation d'un prétendu défaut d'imagination. Pour Gide, le mythe offre un merveilleux support –on n'osera pas dire prétexte- à la fantaisie comme à l'hétérodoxie. Sur le seul plan littéraire, le mythe, dont le recul du temps lui permet de ne garder que les éléments essentiels, garantit à l'écrivain la liberté de tous les possibles et lui évite finalement d'avoir à affronter les conventions du roman.

Dès son premier livre, Gide livre son dessein : « *Vous savez l'histoire. Pourtant nous la dirons encore. Toutes choses sont dites déjà ; mais comme personne n'écoute, il faut toujours recommencer.* »⁶ L'écrivain est-il celui qui raconte sans se lasser ? Est-il celui qui veut convaincre sans jamais renoncer à ses idées ? Est-il, encore, celui qui, empruntant ces modèles anciens, proteste des limites de l'imaginaire ?

Si l'on nous autorise cette digression, le bibliothécaire se sent complice de l'écrivain, lui qui a mission d'amplifier les collections qu'il offre au public, conscient de cette tension constante entre la masse sans limites des écrits et le répertoire, somme toute restreint, des figures et des récits qui en offre les matrices. Il peut ainsi discerner aisément, à l'intérieur des collections anciennes et contemporaines dont il a la charge, ce fil conducteur du religieux et du mythique.

Si l'on en revient à Gide, le cortège mythologique de l'œuvre impressionne. Les lectures de l'enfance, comme la fréquentation de la bibliothèque constituée par un père érudit, y ont joué leur rôle, ainsi que l'auteur le confie à Jean Amrouche : « *Tout enfant, les premiers livres que mes parents m'avaient donné à lire – ils ont eu mille fois raison – étaient le charmant livre de Hawthorne, l'auteur de « La Lettre écarlate », qui s'appelle, je crois, « Le Livre des merveilles » [...] ces deux volumes racontent toute une série d'histoires grecques d'une façon charmante, enfantine si l'on veut. J'ai donc été nourri par la fable grecque, par « L'Iliade » et « L'Odyssée » aussi.* » Il faut néanmoins souligner que Gide n'était pas helléniste, ayant emprunté pour ses études secondaires une filière d'enseignement dite « moderne ». Dans le catalogue gidien, outre les œuvres premières et ultimes déjà mentionnées, il nous faut citer *Le Prométhée mal enchaîné* et *Philoctète* (1899), un *Ajax* inachevé (1900). En 1919, l'auteur livre ses *Considérations sur la mythologie grecque* (reprises dans *Incidences*), quelques pages

⁵ Texte publié in *Existences*, revue interne du Sanatorium de Saint-Hilaire du Touvet. Consulté à l'adresse www.gidiana.net/articles/GideDetail3.1940.5.htm [22 décembre 2011].

⁶ *Le Traité du Narcisse* in *Romans : récits et soties, œuvres lyriques*, Gallimard/ La Pléiade, 1958, p. 3.

auxquelles il donne le sous-titre de *Fragments du traité des Dioscures*. Ce sera aussi au théâtre *Le Roi Candaule* (1901) et *Œdipe* (1931).

On oubliera sans trop de scrupules le livret de *Perséphone*, fruit d'une collaboration houleuse (1933-1934) entre Gide et Stravinsky sous l'égide d'Ida Rubinstein. Gide n'apprécie guère la musique de Stravinsky qui lui-même goûte modérément les vers de l'écrivain. Le jour de la première, Gide préférera assister à une réunion du Parti communiste !... Gide laissera inachevée sa *Proserpine* qui paraîtra cependant en 1948 près de trente ans après sa rédaction.

Les traductions des textes de Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre* (1921) et de Goethe, *Prométhée* (1951), nous renvoient, elles aussi, à l'univers de l'Antiquité. Autant de traces dans l'œuvre d'un écrivain nourri, comme toute sa génération, par les humanités gréco-latines. Ainsi retrouve-t-on Gide à Cuverville en 1937 : « *Relu avec ravissement les six derniers chants de « L'Illiade » dans la traduction Giguet...* »⁷

Car, pour Gide, dans la source antique, c'est la Grèce qui l'emporte. Les premiers enthousiasmes de l'écrivain tels qu'ils apparaissent dans le *Journal* en 1888, pour spontanés et sincères qu'ils soient, n'échappent pas aux clichés : « *Voyez, voyez, voilà les jeunes éphèbes et les danses sacrées. Leur beau corps blanc reluit au soleil, frotté d'huile et la joie rougit leurs joues – oh ! Bel art de la Grèce !* »⁸ De fait, Gide est particulièrement sensible à ce climat ensoleillé et chargé d'érotisme, comme il l'a été à l'atmosphère de l'Afrique du Nord. L'attachement de Gide à « la source grecque » tient aussi à des motifs plus profonds. Ainsi, au cours de son voyage en Egypte en 1939, Gide oppose « *L'Egypte, engainée dans ses bandelettes* » à une Grèce où philosophes et législateurs émancipent l'individu. Mais il faut convenir que la référence à la Grèce autorise en quelque sorte Gide à assumer et évoquer son homosexualité. La sphère grecque, qu'il s'agisse de civilisation, d'art, de littérature ou de philosophie, constitue alors, de manière encore plus large, le point de départ d'un discours hostile à tout conformisme moral ou intellectuel. Qu'on en juge à la lecture du *Journal* : « *Un hétérosexuel intransigeant ne saurait être vraiment sensible à la Grèce.* »⁹

Gide a porté en lui longtemps le projet d'écriture d'un *Thésée* enfin publié en 1946 : « *...j'imagine, en manière d'épilogue, un dialogue entre Œdipe et Thésée. Je songe à une vie de Thésée (oh ! j'y songe depuis longtemps) où se placerait (ce que j'invente seulement aujourd'hui, dans le train qui m'emmène à Cuverville) une rencontre décisive des deux héros, se mesurant l'un à l'autre et éclairant, l'une à la faveur de l'autre, leurs deux vies* » note-t-il dans son *Journal* en 1931¹⁰. La même année, il évoque même une forme littéraire à donner à ce projet : « *Cette vie de Thésée, à laquelle je pensais depuis longtemps...pourquoi pas sous forme de « journal » ?...Et j'imagine aussitôt de quelle ressource...Mais voici vingt ans que j'aurais dû l'écrire.* »¹¹ Quelques semaines plus tard, Gide creuse

⁷ *Journal*, tome 2, Gallimard/La Pléiade, 1997, p. 566.

⁸ *Journal*, tome 1, Gallimard/La Pléiade, 1996, p. 8.

⁹ *Journal*, tome 2, p. 566.

¹⁰ *Journal*, tome 2, p. 245.

¹¹ *Journal*, tome 2, 24 juillet 1931, p. 295.

encore ce sillon : « *Je voudrais écrire un « Dédale et Icare » ; peut-être serait-ce un chapitre de « Thésée »*¹² .

Il offre d'ailleurs une première analyse personnelle du mythe dans les *Considérations* évoquées plus haut, donc dès 1919. Le texte de *Thésée* fut rédigé en quelques semaines à Alger à la fin de la guerre. Gide note dans son *Journal* le 21 mai 1944 : « *Aujourd'hui, 21 mai, j'ai achevé « Thésée ». Il me reste de grands morceaux à récrire ; et, en particulier, le début, pour lequel je n'avais pu d'abord trouver le ton. Mais, à présent, toute la toile est couverte. Depuis un mois, j'y ai quotidiennement, et presque constamment, travaillé, dans un état de ferveur joyeuse que je ne connaissais plus depuis longtemps et pensais ne plus jamais connaître.* »¹³ Gide dédie ce texte à Anne Heurgon. Le texte même de la dédicace situe assez bien le climat d'amitié ayant entouré l'écriture de l'œuvre : « *Je dédie ce dernier écrit à Anne Heurgon tout naturellement car c'est grâce à son hospitalité charmante, à ses prévenances constantes, à ses soins, que j'ai pu le mener à bien. J'apporte également ici ma reconnaissance à Jacques Heurgon et à tous ceux qui, durant un long temps d'exil, me permirent de comprendre tout le prix de l'amitié. Et particulièrement à Jean Amrouche qui m'encouragea grandement dans un travail que sans lui, je n'aurais peut-être pas trouvé le cœur d'entreprendre, encore que j'y songeasse depuis longtemps.* »

Le texte est d'abord publié en janvier 1946 par Schifffrin à New York. C'est Etienne¹⁴ qui relira, à la demande de Gide, cette première publication et exprimera un certain nombre de suggestions dont la plupart furent retenues par l'auteur. Les huit premiers chapitres ne connurent aucune correction, le chapitre 9 disparut en entier et les chapitres 12 et 13 devinrent les chapitres 11 et 12 avec de très nombreuses ratures. Le manuscrit, un cahier d'écolier, est conservé par la Bibliothèque Jacques Doucet. Il faut souligner que le manuscrit ne comporte pas cette division en chapitres : le caractère d'un récit autobiographique linéaire se trouve ainsi accentué dans ce premier élan de l'écrivain.

La Bibliothèque municipale de Lille, qui, une fois encore, révèle la richesse et l'éclectisme de ses fonds, conserve la première édition française de ce texte qui ouvre la première livraison des fameux *Cahiers de la Pléiade* d'avril 1946, parution magnifiée par le confort et l'élégance de la typographie et par une couverture dessinée par Jean Fautrier. Ce voisinage esthétique illustre parfaitement le propos de cette exposition. Gide a fréquemment noué ce dialogue avec les plasticiens : c'est Galanis qui réalise sous forme d'un bois gravé le frontispice de sa pièce, *Œdipe*, Maurice Denis illustre *Le Voyage d'Urien*, l'édition de 1928 des *Nourritures terrestres* à la NRF s'enrichit d'un frontispice de Dufy, Pierre Bonnard livre 30 dessins pour la parution de 1929 du *Prométhée mal enchaîné*, pour ne citer que ces quelques exemples de collaborations.

A grands traits, on peut distinguer les principales étapes du récit : le combat de Thésée en Crète pour affronter le Minotaure, l'amour d'Ariane qui permettra à Thésée, par l'entremise de Dédale, de triompher de l'épreuve du labyrinthe, le retour en Grèce avec la fille d'Ariane, Phèdre, la succession d'Egée comme roi d'Athènes, la rencontre avec Œdipe, la mort de Phèdre et d'Hippolyte qui rend Thésée à sa solitude. Le récit adopte le point de vue d'une autobiographie écrite par Thésée au soir

¹² *Journal*, tome 2, 16 septembre 1931, p. 308.

¹³ *Journal*, tome 2, p. 989-990.

¹⁴ Voir à ce sujet l'article de Daniel Durosay, « Thésée roi. Essai sur le discours politique dans le *Thésée* de Gide », *Bulletin de l'Association des amis d'André Gide*, n° 106, avril 1995, p. 201-221 et sur le site www.gidiana.net [consulté le 22 décembre 2011].

de sa vie. Comme on l'a vu plus haut, dès 1919, dans les pages qu'il intitule *Considérations sur la mythologie grecque*, Gide esquisse déjà son interprétation personnelle du mythe : « *Et j'admire en Thésée une témérité presque insolente [...] le voici qui s'avance avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée.* »¹⁵

Gide n'invente rien : il ne s'écarte guère du mythe classique ; il met à nouveau en scène des idées déjà maintes fois exprimées dans ses autres livres. Et pourtant, le texte sonne de manière unique avec naturel et humour. Jouant pleinement le jeu de la fiction et du récit, Gide ne résiste pas à ce qu'Étiemble présente comme « *l'évocation digne de Flaubert d'une corrida minoenne...* »¹⁶ Qu'on en juge à la description de Minos lors de l'arrivée de Thésée à Cnossos : « *Il siégeait sur un trône que dominait la double hache et tenait de la main droite, écarté du corps en avant, un sceptre d'or aussi haut que lui ; de l'autre, une fleur trilobée semblable à celle de ses colliers...* » L'un des atouts essentiels de l'œuvre tient donc dans cette manière qu'a Gide de donner au lecteur le plaisir du récit (et Gide retrouve sans doute là le bonheur des lectures de l'enfance) sans renoncer à la profondeur d'analyse que lui offre le mythe. Pour autant, Gide s'ingénie à évacuer toute idée de surnaturel dans le destin de son héros. Ainsi, à son arrivée en Crète, Thésée triomphe de l'épreuve de l'eau que lui impose Minos, non pas grâce à son supposé lien de filiation avec Poséidon, mais, très prosaïquement, en usant d'un simple subterfuge.

Mais il y a plus essentiel : le personnage de Thésée fascine Gide depuis des années. Comme l'écrit Eric Marty¹⁷ , « *ce qui attire Gide en Thésée, c'est sa merveilleuse manière de « passer outre » (l'expression revient une dizaine de fois dans le texte, autant comme une formulette intime que comme un impératif catégorique)...* » Les dialogues avec Dédale et Icare, la confrontation finale avec Œdipe, sont autant de manifestations de préoccupations profondes. Le dialogue avec Œdipe revêt une dimension toute métaphysique. Les mots d'Œdipe : « *Obscurité, tu seras dorénavant, pour moi, la lumière.* »¹⁸ Viennent s'opposer à l'humanisme que l'on pourrait qualifier de rationaliste de Thésée. Gide s'en explique nettement dans ses entretiens radiophoniques : « *Il est évident que Thésée a été plus ou moins mon porte-parole tandis que pour Œdipe, je lui prêtais des pensées que je trouvais admirables, pour lesquelles j'étais plein de respect, mais qui n'étaient pas les miennes, des pensées mystiques.* » Ce que dit Gide en d'autres termes dans *Incidences* : « *...je ne dis pas que l'intelligence ne trouve pas dans le dogme chrétien, en fin de compte, une satisfaction suprême, ni que le scepticisme soit de plus grand profit pour la raison que pour la foi ; mais cette foi chrétienne est faite du renoncement de l'intelligence...* »¹⁹ D'aucuns pourraient parler d'une mise en scène de l'affrontement entre paganisme et christianisme.

Le Thésée qui est allé, d'expérience en expérience, de risque en pari, au bout de son désir de vie, celui qui a délibérément abandonné Ariane et envoyé son père à la mort, ne récapitule-t-il pas le destin du créateur au terme de son œuvre ? Le texte peut, en effet, se lire comme un parcours retraçant les étapes esthétiques et idéologiques de Gide lui-même, et donc ses choix successifs, de la

¹⁵ *Considérations sur la mythologie grecque : fragments du traité des Dioscures* in *Incidences*, Gallimard, 1924, p. 129-130.

¹⁶ « Le style du « Thésée » d'André Gide » in *Les Temps modernes*, mars 1947.

¹⁷ *André Gide, qui êtes-vous ?*, La Manufacture, 1987, p. 130. Ce livre donne en annexe la transcription des entretiens avec Jean Amrouche partiellement cités dans cet article.

¹⁸ *Romans*, op. cit., p. 1451.

¹⁹ Op. cit., p. 126.

poésie panthéiste et hédoniste des *Nourritures terrestres* à l'individualisme de *L'Immoraliste*. La force d'un livre tel que *Thésée*, c'est qu'il nous livre, en lui donnant cohérence, une expérience de vie.

Compte tenu de la date de sa parution, cinq ans avant la mort de l'écrivain, le texte prend la forme d'un ultime message, revisitant, dans une écriture d'une légèreté virtuose, les thèmes essentiels, et les plus profonds, de son œuvre. Doit-on voir pour autant dans ce texte une forme de testament²⁰ intellectuel, artistique et éthique de Gide ? Il est malaisé de répondre par l'affirmative à propos d'un écrivain insaisissable, ondoyant, toujours en défiance face aux systèmes ; un écrivain qui n'a jamais accepté d'être jugé autrement que sur le terrain de l'esthétique. Gide introduit rationalité, distance, décalage même, et humour dans le récit mythique, mais on ne peut s'empêcher cependant de discerner dans ce livre le plaidoyer humaniste du Thésée, roi fondateur d'Athènes et pionnier de la démocratie. Comment interpréter, sinon, les propos que Gide prête à son personnage principal : « *Eh ! De quoi s'occuper que de l'homme ? Ripostais-je. Il n'a pas dit son dernier mot.* »²¹ Comment lire les derniers mots du livre ? : « *Derrière moi, je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai chérie. J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu.* »²²

Gide a lu lui-même ce texte à la radio pour conclure ses fameux entretiens avec Jean Amrouche sur la « chaîne nationale » le 30 décembre 1949.

²⁰ Comme le fait observer, non sans ironie, Claude-Edmonde Magny in *Poésie 47*, n° 38, « *testament dont on espère que, suivant la meilleure tradition bourgeoise, il sera suivi de beaucoup d'autres.* »

²¹ *Romans*, p. 1448.

²² *Romans*, p. 1453.